

Déménagement (お引越し, Ohikkoshi)

de Shinji Sômai

avec Tomoto Tabata, Kiichi Nokai, Junko Sakurada, Mariko Sudo...

Japon 1993 – 25/10/2023 – 2h04 - VOSTF

Jeudi 22/02/2024 18h30
Vendredi 23/02/2024 19h30
Dimanche 25/02/2024 19h00
Lundi 26/02/2024 14h00

Shinji Sômai (相米慎二, *Sômai Shinji*), né le 13 janvier 1948 à Morioka et mort le 9 septembre 2001 à Isehara, est un réalisateur japonais. Malgré tout ce qui nous parvient du cinéma japonais, de larges pans en demeurent encore ignorés, comme à l'endroit de ce réalisateur. Admirée au sein de l'Archipel, son œuvre n'a que peu dépassé les frontières et jamais connu de distribution en France à l'exception de *Typhoon Club* (1985) arrivé sur les écrans en août 1989, son film le plus emblématique, sur un groupe de lycéens immobilisés entre les murs de leur établissement à cause d'une tempête.

Formé sur les bancs stakhanovistes du genre érotique, dit « roman porno » Sômai est l'une des rares voix singulières à émerger dans les années 1980, qui concentrent l'essentiel de sa filmographie. Sa création commence en plein reflux de la production nipponne, le système des studios achevant de s'effondrer au moment où celle-ci trouve moins d'exposition à l'international, outre les grands anciens qui tournent encore (Akira Kurosawa) ou les aînés éparpillés de la Nouvelle Vague (Nagisa Oshima, Shohei Imamura). La décennie suivante, ce seront des cinéastes plus tonitruants, comme Takeshi Kitano, qui emportent le morceau à l'étranger. Sômai a eu le malheur de tomber dans l'interstice. Une rétrospective complète a eu lieu à la Cinémathèque française en 2012.

La sortie inespérée de *Déménagement* (1993), son dixième film sur treize, trente ans après sa présentation à Cannes (section Un certain regard, la même année que *Sonatine* de Kitano), vient à point nommé relancer l'intérêt autour de ce merveilleux styliste, inestimable peintre de l'adolescence. Le film met une énergie folle et un véritable déluge de formes à raconter un événement intime a priori anodin, à savoir le divorce effectif de deux adultes ordinaires, c'est-à-dire ce qu'il reste à faire une fois les papiers signés, soit un douloureux processus de séparation physique et morale. Mais vue par les yeux de leur petite fille (Tomoko Tabata), la chose prend la dimension d'une faille ouverte dans l'édifice de la réalité, d'un renversement complet du monde sensible.

Le récit s'ouvre sur le déménagement du père, Kenichi (Kiichi Nakai), quittant le domicile familial pour une garçonnière plus fonctionnelle. La mère, Nazuna (Junko Sakurada), working girl en tailleur, se persuade comme elle peut qu'une nouvelle vie commence, sans compter qu'il faut encore solder la précédente. Tous les deux sont de simples employés de bureau à Kyoto. Et, tout du long, Renko n'aura de cesse de courir de l'un à l'autre, puis de l'autre à l'une, pour les convaincre du contraire, ramer en sens inverse, compenser leur divergence et tenter de les rabibocher. Dans l'inexorable déchirement se joue, bien sûr, une entrée à reculons dans un âge adulte qui semble pourtant bien curieux, si peu raisonnable, ainsi perçu depuis les derniers contreforts de l'enfance.

.../...

De l'enfance, Sômai filme l'inflexibilité, l'intransigeance. La petite Renko n'a rien d'une fillette « kawaiï » (mignonne), mais se montre au contraire assertive, âpre à la défense de ses intérêts d'enfant, c'est-à-dire à la sauvegarde de son royaume menacé, quand bien même il faudrait pour cela conserver ses parents dans le formol. Elle les défie droit dans les yeux, esquive leurs règles (elle déchire la charte de bonne conduite écrite par sa mère), édicte les siennes propres (son père l'écoute la tête baissée, abattu).

Comme la plupart des personnages adolescents de Shinji Sômai, elle se définit surtout par sa mobilité. C'est par ses déplacements perpétuels, une incroyable dépense d'énergie, que Renko cherche à rétablir l'unité familiale déliquescence : filant d'une maison à l'autre, inventant des trajectoires à pied, à vélo ou à l'arrière d'une mobylette, creusant des lignes de fuite, empruntant des voies de traverse. Le possible ne consiste pour elle qu'en une suite de franchissements. Dans le nouvel appartement de son père, elle imagine ainsi un passage secret qui déboucherait directement dans la maison maternelle.

La caméra de Sômai elle-même est entraînée, happée, par le mouvement de ses personnages. Soit qu'elle les accompagne dans leurs élans, soit qu'elle déborde leurs émotions par de subtils coulissements latéraux. Sa prédilection va aux longues prises filées, aux plans-séquences scénographiés, où les acteurs peuvent jouer d'une traite, investir tout l'espace, déployé par les aventures du cadre. Sômai n'a pas son pareil pour tracer ainsi, dans le maillage serré de la ville, des géographies sensibles, sujettes aux variations climatiques qui épousent les mouvements des âmes. Telle cette rue en pente raide où Renko, poussant un vélo, apprend d'une amie que les parents divorcés peuvent se remarier et avoir d'autres enfants ; une averse s'abat sur elle instantanément, comme pour dire l'ampleur de la désillusion – quelque chose en elle craque et se déverse.

Dans sa seconde moitié, le film se transporte sur les rives du lac Biwa, site de villégiature où, à l'occasion des festivals d'été, Renko foment une dernière fois de réunir père et mère à leur insu, pour des vacances comme avant. L'ensemble bascule dans un merveilleux sans apprêt, fondu dans les formes de la nature. Prenant la tangente des festivaliers, Renko s'enfonce dans la nuit noire et la solitude d'une forêt, gravissant une colline symbolique sous le patronage stoïque d'une lune bleutée. A l'aube, la cueille la vision d'un tombeau flottant hérissé de feux de Bengale, mausolée d'on ne sait quel état d'elle-même. Tout du long, *Déménagement* n'aura fait, à travers détours et revirements, que tracer une trajectoire de la réalité à l'imaginaire : celle d'un patient travail intérieur, d'un consentement au monde arraché au déni.

Ce que Renko conquiert, c'est finalement un droit à l'oubli, sans lequel on ne peut pas vivre, comme le prônait un couple de vieillards stoïciens rencontrés en chemin. « Dé-ménager » ce n'est pas seulement quitter la maison de l'enfance, c'est aussi laisser mourir quelque chose en soi, pour enfin renaître. La même, mais autrement.

Mathieu Macheret – *Le Monde* – mercredi 25 octobre 2023.

Véritable révélation, *Déménagement*, à la fois cruel et mystérieux, s'inscrit, sans forcer, dans la cohorte des grands films d'enfance. Thierry Jousse – *Les Inrockuptibles*.

Prochaines séances :

La salle des Profs : 22/02 21h – 25/02 11h – 26/02 19h – 27/02 20h -

07 81 71 47 37

contact@embobine.com

www.embobine.com